

Albert Kahn sous toutes ses facettes

La rénovation du musée de Boulogne-Billancourt magnifie l'œuvre protéiforme du philanthrope

EXPOSITION

C'est une constellation d'images qui accueille le visiteur dans le nouveau Musée Albert-Kahn, à Boulogne-Billancourt : sur les 72 000 autochromes de la collection, ce procédé couleurs sur plaque de verre, commercialisé par les frères Lumière dès 1907, 2860 ont été reproduites et rétroéclairées, composant sur le mur une mosaïque aux couleurs enchanteuses.

« Nous avons pris une image sur vingt-sept dans la collection, de façon chronologique », indique la directrice déléguée à la conservation, Magali Melandri. Une sélection qui donne au visiteur une idée de l'ampleur et de la variété de cette collection unique au monde, les « Archives de la planète », captée à travers une cinquantaine de pays, de 1909 à 1931. On y croise des images chatoyantes de pays lointains, mais aussi des photos prises en France et souvent moins gaies : première guerre mondiale, destructions, réfugiés, mouvements sociaux...

« Jeunes femmes dans le jardin d'Albert Kahn » (Boulogne-Billancourt, 1910), anonyme.

DEPARTEMENT DES HAUTS-DE-SEINE/MUSÉE DÉPARTEMENTAL ALBERT-KAHN, COLLECTION ARCHIVES DE LA PLANÈTE.



Idéal pacifiste

Le Musée Albert-Kahn, trésor du département des Hauts-de-Seine, connaît une nouvelle jeunesse après six ans de travaux, qui ont coûté 60 millions d'euros et multiplié par cinq les espaces d'accueil du public. Le projet, servi par un nouveau bâtiment et des rénovations signés du Japonais Kengo Kuma, devait répondre aux défis que pose ce lieu singulier, installé sur la propriété historique de son fondateur, Albert Kahn (1860-1940) : comment mettre en valeur une collection d'autochromes (procédé à base de fécule de pomme de terre), si fragiles qu'on ne peut exposer les originaux ? Et comment faire connaître l'œuvre de ce banquier philanthrope qui dépensa sa fortune pour défendre son idéal pacifiste et internationaliste, avant de mourir ruiné ?

Les concepteurs ont eu la bonne idée de centrer le propos autour de ce fondateur si discret qu'il refusait d'être photographié. Ses différentes réalisations y sont présentées comme un tout, au service de son rêve de progrès et

d'harmonie mondiale : les « Archives de la planète », mais aussi son jardin, ainsi que ses différentes fondations. L'ensemble se dévoile dans le nouveau bâtiment et des pavillons, au fur et à mesure d'un parcours très libre et ludique, truffé d'écrans, de projections et de bornes interactives. « Il n'y a ni tirages ni agrandissements, les images étaient vues à l'époque sous forme de projection, et elles ont une grande affinité avec le numérique », souligne la directrice du musée, Nathalie Doury.

Une salle ronde dévoile, à partir de tablettes et de projections, la collection, dans laquelle chacun peut explorer près de 2000 photos et films, classés selon quatre axes : actualité, géographie, ethnologie, voyage. « Il faut avoir les yeux grands ouverts », aimait à dire le banquier féru de technologie, qui va s'enticher de l'autochrome, mais pas pour ses qualités esthétiques : les plaques en couleurs, les films et les vues stéréoscopiques serviront à son projet de documentation du monde, les « Archi-

ves de la planète ». Kahn en confie la direction scientifique au géographe Jean Brunhes (1869-1930) et finance pour lui la création d'une chaire au Collège de France.

Rèves détruits

Pendant vingt ans, une dizaine d'opérateurs vont parcourir le monde et récolter des images. On trouve le portrait de quatre d'entre eux, avec leur lourd matériel et leurs images, dans un pavillon au cœur du jardin : certains venaient du cinéma, d'autres étaient des militaires, comme Stéphane Passet (1875-1942), qui photographia les destructions de la première guerre mondiale dans la Somme, mais aussi l'Inde et la Chine dans les années 1930.

D'Albert Kahn, on connaît surtout son jardin, clou du musée avec ses différentes ambiances et ses vallonnements charmants : le banquier avait créé chez lui un « jardin de scènes » comme on les goûtait au XIX^e siècle. Mais il y avait ajouté sa touche personnelle, une forêt vosgienne, en mé-

moire de son enfance dans une famille juive en Lorraine, ainsi qu'un jardin japonais, témoin de ses liens avec ce pays. Dans la serre redessinée par Kengo Kuma, le parcours insiste sur le rôle du jardin dans le projet humaniste de Kahn, à la fois comme un symbole de l'entente des cultures et comme un espace de débats où étaient conviées les élites, réunies dans une Société autour du monde. Scientifiques, politiques, écrivains venaient écouter des conférences, se faire tirer le portrait, voir des projections qui finissaient toutes par un coucher de soleil – certaines séances sont reconstituées dans la « salle des plaques », qui rassemble aussi les bibliothèques remplies des boîtes originales d'autochromes.

Moins connues, les œuvres et fondations d'Albert Kahn en faveur du progrès social et de la paix sont à découvrir, comme autant de dossiers empilés sur son bureau : son Comité de géométrie nationale, qui collecte des fonds pendant la première guerre mondiale

Le banquier s'entiche de l'autochrome, qui servira à son vaste projet de documentation du monde

et servira près 60 millions de repas, son imprimerie, qui publie des revues de presse destinées aux personnes influentes, son Comité national d'études scientifiques, qui multipliera les conférences dans l'espoir d'améliorer l'habitat, l'hygiène, la condition ouvrière... Autant de rêves détruits par l'arrivée du second conflit mondial, qui verra l'utopiste Albert Kahn finir sa vie seul et ruiné, dans sa propriété bientôt occupée par les Allemands et interdite aux juifs.

Si le nouveau musée rend un hommage bienvenu à l'œuvre de ce philanthrope méconnu, on

peut regretter que le parcours, très plaisant, ne mentionne pas les aspects plus sombres de son projet. Le rêve humaniste d'Albert Kahn, banquier enrichi grâce à l'exploitation des mines d'or et de diamant d'Afrique du Sud, a aussi coïncidé avec l'expansion coloniale. Ses opérateurs ont eu des regards variés face aux cultures locales. Certains ont vanté la richesse des rites du Bénin, d'autres n'ont pas évité le pittoresque orientalisant, ni les images de filles dénudées dans les quartiers chauds pour Occidentaux. « Il a eu un aveuglement qui est le reflet de son temps », reconnaît Nathalie Doury, pour qui le sujet sera approfondi. *Albert Kahn n'a pas eu une vision critique du système colonial, plutôt une mélancolie face aux destructions qu'alliaient apporter les mutations du monde.* ■

CLAIRE GUILLOT

Musée Albert-Kahn, 2, rue du Port, Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine). Fermeture le lundi. Entrée de 5 € à 8 €.

Un geste architectural qui plie le musée comme un origami

Le Japonais Kengo Kuma a multiplié coursives extérieures, persiennes et claustras pour favoriser la porosité entre intérieur et extérieur

ARCHITECTURE

Vous entrez par une petite fente, un pli noir dans la façade qui passerait presque pour une entrée de service. Ce n'est qu'une fois dans la faille, happé par l'ombre de l'édifice qui vous écrase, que la perspective s'ouvre, vous dévoilant ce monde caché, soustrait aux yeux de la rue. A gauche, la façade-palissade vous protège de la rue. A droite, une paroi de verre doublée d'un rideau de persiennes laisse entrevoir les nouveaux espaces d'exposition des collections photographiques d'Albert Kahn et, derrière eux, le fabuleux jardin à scènes, conçu par le banquier philanthrope dans le cadre de son grand projet encyclopédique de recensement des beautés de la planète... Telle Alice tombée dans le trou

du lapin, vous suivez la sente qui mène à l'entrée et, lorsque vous poussez la porte, la ville et son tumulte sont derrière vous, oubliés. Inspiré du concept japonais d'*engawa* (« espace intermédiaire »), cette manière d'organiser l'espace par paliers successifs a guidé l'architecte Kengo Kuma dans ce projet qui consistait à construire un nouveau vaisseau amiral pour le Musée Albert-Kahn et à restaurer les huit pavillons qu'il abritait.

Célèbre pour son travail avec le bois – ce qui ne l'empêche pas de travailler avec d'autres matériaux –, ce Japonais, à qui l'on doit, en France, la Cité des arts et de la culture de Besançon, le Fonds régional d'art contemporain de Marseille ou le Conservatoire de musique et de danse d'Aix-en-Provence (tous réalisés en 2013), a remporté le concours en 2012.

En multipliant les coursives extérieures, les systèmes de persiennes et de claustras qui donnent du relief aux façades, son architecture favorise la porosité entre l'intérieur et l'extérieur, et vous met en condition pour basculer dans l'espace alternatif que fabriquent ensemble les jardins exotiques et les plaques photographiques, dont les sujets vibrent d'une telle présence qu'on se demande parfois s'ils ne vont pas se mettre à parler.

Entre nature et technologie

Avec sa structure (en béton) pliée comme un origami et ce voile de lattes hétérogènes (en aluminium et en bois) qui la nappe d'une texture irrégulière, le bâtiment principal exalte les correspondances entre nature et technologie, les deux piliers du legs d'Albert Kahn. « *À l'agence, on aime partir d'un pe-*

tit élément, la lame de bois, en occurrence, on le multiplie jusqu'à ce que ça recouvre toute la surface », explique Sébastien Yeou, directeur de projet chez Kengo Kuma & Associés Europe. On pense au musée V & A Dundee, en Écosse, (également réalisé par l'architecte japonais, en 2018), mais dans une version légère et cristalline.

À l'intérieur, une géométrie expressionniste, diffractée, tout en lignes brisées, achève de vous désorienter. Le bâtiment se déploie sur trois étages comme un serpent qui ferait sa mue, le long de couloirs étroits aux parois anguleuses qui forment, ici et là, de petits couloirs, pour finalement s'ouvrir sur des pièces plus spacieuses, que des jeux de miroirs et de grande baie vitrée dilatent plus encore. La chaleur des matériaux vient contre-carrer la dureté de la géométrie, les

longues lattes de chêne qui recouvrent le sol et le plafond diffusant dans l'espace une atmosphère propice à la contemplation et dynamique tout à la fois.

Plus on s'élève, plus le paysage entre à l'intérieur (et, au dernier étage, le restaurant s'ouvre sur une belle terrasse), dévoilant l'incroyable luxuriance de ce jardin qui s'étend à perte de vue, la variété extraordinaire des scènes qui le composent : la forêt vosgienne, la forêt bleue et le marais, la forêt dorée et la prairie, le jardin français et le verger-rosier, le jardin anglais, le jardin japonais... Entre ces mondes végétaux, les pavillons ont été réhabilités pour servir l'expérience muséale : la maison aux formes organiques et à la toiture en écailles qui abritait jadis les galeries d'exposition (conçues par Gérard Planes

en 1990), la splendide serre aux allures de cage à oiseaux qu'on appelle Palmarium, la grange vosgienne, la maison d'Albert Kahn, les bâtiments qui hébergeaient ses diverses fondations, sa bibliothèque, les maisons de thé en bois...

La restauration s'est faite dans le respect de l'architecture d'origine (à l'exception des ailes du Palmarium, qui ont perdu au change) avec un soin du détail que prolonge les merveilleux travaux paysagers de Michel Desvignes. Mais aussi avec le souci de créer une cohérence d'ensemble en injectant subtilement une touche contemporaine grâce à l'organisation des espaces en paliers, et le recours, à l'intérieur, à des panneaux de bois et de bambou, qui réactivent l'atmosphère du bâtiment principal. Un travail d'artiste. ■

ISABELLE RÉGINIER